

## Chronique analysée

\*

*La lune qui lape un soir la flaque entre deux nuages*, d’Alice Legrand-Chapeau, éditions de Mars, septembre 2023.

Posé n’est pas levé par Ueda Muchô.

Le livre est une manière de sous-géant, circulaire. Un puits vu d’un côté d’en haut, et de l’autre aperçu d’en bas. Au fond du puits leur reflet et doubleure astrale sont le Kalôt des Pets et la Dorture de L’Ô. Comme un colon l’auteur aborde le « Nouveau Continent » (« la flaque ») en bande dessinée. Alice Legrand-Chapeau n’emploie pas le mot colonial, mais trappeur qu’elle écrit « trappe-heurt ». Elle y établit un comptoir, et son premier fournisseur (*is fur nice to her?*) de peaux est le Lapin des Ceps. (Quoi d’étonnant à cela.) Ce territoire « inconnu d’ailes », on y descend via la nouvelle lune par un tuyau façon climatiseur d’appoint, ou trappe d’extraction des fumées ; plus probablement maçonnerie du puits. Les gaufriers tramant cet ouvrage étant très imprécis de traits et de contours. Tout cela contribue à faire bouger les lignes, et les traces de ce trappeur sont souvent très éloignées de la réalité. (Il descend au moyen du seau.) À mesure de sa progression, l’œil de Patty Katch – héroïne attrapeuse au nom évocateur –, éclaire toujours mieux ce conduit visuel. Enfin le portail débouche « au beau milieu d’une plaine », et l’on songe alors au petit Poucet rimbaldien de Ma Bohème : « Un sol boisé, aux senteurs phosphorescentes... » (Belle brume de vigueur.) Très vite l’on y négocie contre « un peu de verteroleries, de lampignons fallucinaux, de l’ardent reflané, des lots de pièvres, de fisions, d’oreilleux » ; enfin des bêtes qui sont des organes sensoriels. Dès le deuxième chapitre – il y en a quatre en tout –, on est invité à les suivre au moyen de leurs laisses, griffures, poils accrochés à un muret, du barbelé ou à de l’écorce et autres réjections : ce sont le « futreureux » (probablement furet... évitons « foutre heureux »), le périlore, le blangueur, le palmiderme, l’espiègloire », etc. Enfin une Fable des Tanières (on y entre « à Reine Pousse ») et de correspondances – lune rousse – éclairantes à plus d’un titre : Lapin des Ceps à chasser dès septembre (en 1<sup>re</sup> de couv.) et Tortue Ninjêun à partir de mars (en 4<sup>e</sup>) ; suit une envolée de références – un fonds détourné plus ou moins – ainsi que « Merdrix, Étourteaux geishant » et autres « Perles chanteux ».

\*

*L’aspirateur de poésies*, de Hebert Schwartz, éditions Trifouille, octobre 2023.

Envers et contre tout par Sonia Boutti.

Une curiosité - l’adaptation en livre du premier film (un documentaire, 2019) de Bruno Zlonyk - tout autant d’ailleurs que la collection dans laquelle il est publié, éditée par les Éditions Trifouilles... comme à Pli de Téci d’ailleurs, à laquelle elle a quelques traits de ressemblances. « Impressionnant » n’est pas un code et pas non plus un tic de langage. À la fin du volume, du reste on trouve deux listes de fichiers son employés pour construire ce roman. L’une des listes a pour radical le mot « pression » et l’autre uniquement « ré ». C’est la facture Téci, quelle qu’en soit la collection. Le fétichisme est celui de la matérialité : on a carrément de la perforeuse et l’on aspire une poussière, un mot, un préfixe ; on est impressionné par la couverture avec ses petits nœuds, du fil cousu, et il n’y en a que trente-deux. L’idée est celle d’une mâchoire, et chaque dent est un tonfa. Trente-deux. Trifouille a fait un énorme travail. Le livre est un QHS. Tout cela semble un corset, un papier très épais sérigraphié plié en deux. L’épaisseur de la couche sérigraphique est très impressionnante, on peut la sentir avec les doigts. Hebert Schwartz est un auteur monomaniac, et assurément singulier.

\*

*Détartré au vinaigre blanc*, de Tadeusz Ważyk, éditions Coupe-papier, avril 2024.

Un rien de trop pour être par Marek Grudzińska.

C’est l’histoire d’une bouilloire, enfin des gens qui en ont l’usage et qui sont au nombre de neuf. Comme au théâtre, cette histoire a un cadre, et ce cadre est un dépôt. Ça commence par une réplique, et c’est bien entendu puisqu’il s’agit d’une histoire qui est une pièce de théâtre. Et la réplique est : *Tu as le syndrome du godillot ou quoi ?* Dans la popote, quatre paires d’yeux se tournent vers le locuteur, Backri, un adjudant ; le récepteur : Stephen, 1<sup>re</sup> classe. Il se prépare des conflits majeurs sur le front de l’Est, mais tout ce qui préoccupe à l’embauche est une question de vestiaires. Entre alors un malien, Youssouf. Chacun se tait, se lève de son siège s’il est assis. C’est le major, Nabila son adjointe est avec lui. Frady, un renfort, est toujours à ajuster sa tenue. L’eau dans la bouilloire est à bouillir ; la machine à café allumée pour les sept minorant les neuf. Saïd et Nafion se donnent du coude. Enfin, le sergent Frady et l’adjudant Backri se mettent au garde-à-vous, donnant le ton à l’ensemble « en tenue » qui se met au pas. *Les infra men*, Mourad et Abdelghani, sont présents. C’est réunion de commandement. Le chef de l’exploitation rejoint l’emplacement de celui du dépôt face à la scène où il se place en symétrie avec l’adjointe. Ils sont attachés à des valeurs humaines fortes, cette femme et ces deux hommes ; et chaque équipier est enraciné à de belles valeurs nationales. Inutile de décliner ici dans cette chronique le contenu de la réunion. Le monologue est formel, ne le contestant de platitudes qu’aux quelques réparties. Les unes sont pertinentes, qui vont de la logistique à une précision sur la feuille de route. (Un tout nouveau système de géolocalisation est à l’essai, qui équipera le véhicule du commandement.) Stephen, qui s’est dûment relacé dans les règles de l’art, a dédié sa gestuelle émérite au service : un thé pour Nabila, du café pour Youssouf, Backri et le reste du staff ainsi que pour lui. L’adjudant-chef, soucieuse de la cohésion pour ce jour J, a apporté des viennoiseries. Les discussions vont bon train, il conviendra de livrer tel avant-poste. Un éclaireur est déjà en route ; une ville est nommée, une autre est à contourner. Le retour radio est fort et clair. (On entend crachoter des mots, brouillés, délivrant codé un message incompréhensible.) En résumant, le chef : *Nous y serons en début d’après-midi*. Assurément un mot d’auteur. Peint, un super poids-lourd + citerne de couleur gris urbain de carton-pâte entre alors sur scène. Époustouffant, c’est le clou de la pièce... En une façon de tache d’huile sur ce long quasi monologue d’un très ennuyeux minimalisme hyper-réel, un biffin traverse *left to right* en agitant un drapeau démesurément grand.

\*

*Castor castré par Pollux*, en deux tomes d’Andrée Jélu, éditions Holopherne, septembre 2023.

S’installer dans une opinion de niveau cadastral par Estelle Astrada.

CASTOR. Est-ce un œuf, une agate, un œil de bœuf, un astre ? Ouvrons ce livre à la forme ovale. Aussitôt, on se le tient pour dit : page cinq quelques poussins de sens sont verrouillés sous la coquille des mots, d’autres ouverts de bec courant dans l’ornière de l’interligne après un insecte, une virgule. Un instant de menace avec des éclats de glace ; il gèle et solide est l’eau. Pousse une patte hors couveuse, échappée de l’hiver au printemps. C’est écrit, et il y a des illustrations. Rien ne correspond. Il est évidemment question de saisons. Automne et hiver sont parsemés d’occlusions. Le nid du printemps et de l’été chante où la bouche est un <. Le traitement est celui d’un mobile, et les épais feuillets cartonnés se détachent selon pointillés afin d’en confectionner un. Quant aux dessins, ils sont statiques mais l’écriture, en s’y juxtaposant, outrepassa et la page et le sens qui se déroule et s’enroule à spirale que veux-tu. Elle est l’exhalaison d’un cas oral, le souffle aux colonies de Pollux. À l’inverse (au verso jauni, outil de GIMP : *old photo* et *coffee stain*), aspirée par la lumière ainsi que l’encre, à la plume est-ce un jeu qui, en une façon d’écran, décroît ? (La quatrième est de 4×4 cm, le livre ouvrant par 32×32 cm.) Peau asymétrique, ou pyramide Inca : dans le petit côté est une noix coupée en deux morceaux. Ce qui se tient est lu au moyen de cinq osselets. En mobile accroché ce sont trois tiges d’aluminium. Sans « tomber » dans l’absurde, il en ressort divers contresens. (Autre point : pas de marge, aucun folio.) POLLUX. Tout ce qui se décade et va à vau-l’eau. (La première est de 4×4 cm, le livre fermant par 32×32 cm.) Son alphabet a pour effet de nouille un réel quotient de viscosité. En quatrième de couverture, nous trouvons cette étonnante déclaration de l’éditeur, en ribambelle autour d’un petit squelette incrusté en 3D : « Pétulante auteure pleine de bonne foi, de la drôlerie à revendre et ne se prenant pas au sérieux, elle a bien voulu que nous caviardons ensemble en le dégarnissant de ses légèretés cet essai » qui, du coup, est devenu un lourd et conséquent non-poème à apprendre par cœur ! Mais comment apprendre « par cœur » une succession, je suis tentée d’écrire « un cortège » de lettres qui ne diffère(nt) en rien d’un dessin ? Répétez après moi : « Castor est l’encrier de l’autre, et l’autre est ce qui trempe en lui. » Son langage est si précis qu’il découpe, en la broyant, la phrase à mesure de l’énoncé. Pourtant, du sujet, il semblerait qu’il rechigne à se laisser rogner les moignons, ou les pilons – c’est selon – une fois dans le plat dûment cadré, en faisant notablement du zèle. En effet Pollux, c’est celui qui tient la plume, et Castor c’est astralement d’être hors de la nuit, comme hors de soi d’une autre façon. Dépenaillé en début, jouant de la majuscule et ouvrant les ailes ainsi que gallinacée protégeant ses petits, jusqu’au point final ? De plus, il y a des trous dans ce livre, les assemble-t-on mentalement ? Apparaît la circulation d’une lecture menant à la chambre mortuaire du squelette en 3D.

\*

*Propédeutique d’un nom d’auteur*, de Paule Estupina, éditions Celopi-Moraingis, février 2024.

Se propager par Fabrice Hortefeux.

Mon avis n’est pas partagé, mais il me plaît d’insister : longtemps je me suis en lisant interrogé sous moi. La plupart des auteurs de fiction qui usent du mot « sublimation » l’entendent avec un relent de transcendance et lors de génuflexions inversées dans de la vénération de socle, en oubliant que ce dernier n’est qu’un support matériel et social. Ainsi de Derick Dewulf, premier de la classe de la poésie gnian-gnian, qui se soumet à l’impérialisme de la formule éculée. Sinon les effets de la typographie, à vrai dire tellement fouillée – l’auteure invente une typographie, nommée « Molière », absolument débordante ; envahissante, elle est hors cadre et outrancièrement grossie – que l’on s’y perd un peu, *Propédeutique* relève de la catégorie de ces OLN qu’il convient d’offrir à son ennemi juré. Encore se contenterait-on d’embobiner ensemble une vignette après l’autre en faisant un enrobé moulé à l’hétéronomie d’un titre anfoncé comme un coin dans le cul du monde éditorial, mais il enfle ainsi qu’un collier de perles – une chapelet – des systèmes autoriaux peu compatibles entre eux. « Parfois le titre est comme un nom. » (Merci, ce n’est pas neuf.) Le nom n’est pas l’auteur, il est une fiction. Un choix éditorial... Ou encore, qui tient de la biographie, de la notoriété, d’une homonymie de patronyme ou de sa banalité, voire de ses connotations triviales. Certains tiennent assez de la marque déposée. Bref, nous remercions pour sa confiance Paule qui nous présentait son travail comme *l’essai raté d’une petite-fille d’un lieutenant-colonel de gendarmerie* : « C’est une poésie d’enquête ! » Et Paule attend que l’on s’astreigne avec Derick – laborieusement – à la recherche du cadavre : avec circonspection, dès la page tournée sur son recto, comme si rectifiée, il conviendrait de toujours fermer à double tours la porte d’entrée ; car autrement pendant son absence (on en est au verso n’est-ce pas), la police d’opinion viendrait fouiller à fond « l’empreinte du trou de balle laissée sur le canapé ». Ce trou de balle, ce n’est pas tuer ce livre que d’en révéler la portée, n’est rien d’autre au fond que le mot (de la fin) s’enlisant dans un point.

\*

*En attendant de brûler paillasse*, d’Ezequiel Álvarez, éditions Les pisse-copie/Dupavot, mai 2024.

Je vais faire ça tout de suite par Amandine Jefferson.

La libellule est sa fenêtre et l’iris un astre au couchant. Pollen et polyphonie. D’un étage foliaire à l’autre et d’une page à la suivante, et l’on reste dans l’indécis. Tout au long du livre il y a des œilleux. Le texte est pris en dessous, phagocyté. Des hublots peut-être, ou la lunette et son rabattant. C’est un peu comme voir un étron flotter. Mais il ne faut pas croire, tout ce qui est étron est déjà fleur. Un épanouissement. Des mots, incompréhensibles, une multiplicité de cadres ; chacun est circulaire. Une odeur de médicament, synesthésie. Hystérocopie. La solitude est la *preuve par veuf*. Il murmure son nom. Imprononçable : effet d’effroi. Le narrateur l’est, on le comprend dès tourné le folio 8. C’est-à-dire au début de la préambule. De l’être en question, il tire ici et là une ficelle. Or chacun est un piège. Est-elle, la libellule, un aveu d’amour, ou de dévotion ? Il y est question de phobie. Un diffuseur d’ambiance : on est dans les végés. L’iris jaune mordoré à deux langues où l’on s’essuie. (Rouleau.) Ici s’essuyer signifie « suite ». Une suite, ou une chambre à deux : fausse et belle page. *En attendant de brûler paillasse* est un livre. En doutait-on ? Tantôt mouche et tantôt libellule. Accélération en coupe AB. Une proie succède au prédateur. L’une est ouverte à la langue et l’autre à son rejet. Mots monopolisés. Ce texte est une installation, il entre ici dans une façon de levier. État des lieux. FIN. Reflet de soi. Examen minutieux : *Je suis une libellule et tu es mon iris jaune*, où l’auteur est une vitrine de notoriété.

